

ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

Avant-propos

Le séminaire – ce séminaire là – n'est guère fondé sur une communauté de science, plutôt sur une complicité de langage, c'est-à-dire de désir. Il s'agit de désirer le Texte, de mettre en circulation un désir de Texte¹

Roland Barthes

Le défi du séminaire « Lecture de Soifs », tenu à l'automne 2018 au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, était de lire comme un livre unique les dix opus qui composent le cycle *Soifs* de Marie-Claire Blais, du premier tome, *Soifs*, paru en 1995, jusqu'au dernier, *Une réunion près de la mer*, publié quelques mois auparavant, en 2018. Il s'agissait de profiter des conditions d'un séminaire à l'université pour pratiquer une lecture qui n'est sans doute possible nulle part ailleurs : plonger collectivement dans un univers fictif singulier et dans une écriture très particulière, réputée difficile, y élire demeure pendant toute une session pour tacher, alors qu'aucune étude d'ensemble ne l'avait encore tenté, d'en comprendre la construction et l'organisation, d'en repérer les principales constantes formelles et thématiques, la mémoire artistique et l'héritage littéraire, d'en saisir la nouveauté et la portée, d'en proposer des interprétations.

Si cette lecture à plusieurs a été aussi riche et stimulante, c'est, bien sûr, grâce à l'implication de chacun, chacune, et sans doute au nombre réduit de participants et participantes (trois étudiants au doctorat et cinq étudiantes à la maîtrise) qui favorisait l'échange. Mais c'est aussi parce que le projet s'offrait à nous dans toute sa nouveauté, le dernier roman, alors tout juste paru, venant constituer rétrospectivement l'ensemble dans lequel les autres opus trouvaient leur place et installer une cohérence offerte au déchiffrement. Nous avons été encouragés également par la participation de Marie-Claire Blais elle-même qui est intervenue dans le séminaire le 16 octobre 2018, répondant à

¹ Roland Barthes, « Au séminaire », dans *Essais critiques IV. Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984 [L'Arc, 1974], p. 369-370.

nos questions, à sa manière, souvent à travers ses personnages, prolongeant ainsi leur présence hors fiction et légitimant notre travail par ses réactions à nos interrogations.

Je réunis ici les travaux remaniés des étudiantes et des étudiants dans un ordre qui ne suit pas celui des séances du séminaire mais en constitue un autre, résultat de nos discussions et de nos lectures croisées, témoin du stade, forcément provisoire, où en était notre compréhension de l'œuvre à la fin de la session. Au-delà des différentes approches retenues, les textes qui suivent témoignent tous de l'extrême cohérence à l'œuvre dans la constitution du cycle. De la ponctuation qui rythme la phrase interminable à la disposition typographique des volumes sans paragraphe, des images poétiques aux références intertextuelles, de la construction des personnages aux grands enjeux sociaux abordés, la forme de *Soifs*, nous n'avons cessé de le constater, permet la vision qui l'anime. En ce sens, le cycle engage, hors des conventions de la littérature engagée, une authentique politique de la littérature qui a été le cœur de nos discussions.

À partir des concepts élaborés par Judith Butler, Camille Anctil-Raymond s'attache aux identités表演ées de personnages et montre comment le cycle met ainsi en scène l'émergence de nouvelles communautés. Julien Alarie retrace l'évolution du traitement du paysage entre le premier et le dernier roman, de la menace à son actualisation la plus extrême. Eugénie Matthey-Jonais se penche quant à elle sur les fonctions et les responsabilités dévolues à l'art et décline toute une série de modalités qui, dans le cycle, mettent subtilement en dialogue des conceptions différentes du rôle social de l'artiste. Leah Sandner interroge le rapport de la littérature avec le Mal à travers quatre personnages d'écrivains du cycle : Daniel, Adrien, Augustino et Brillant/Bryan. Sophie Marcotte s'intéresse à l'inscription de l'animalité dans le cycle, où elle est constamment représentée et finalement interrogée dans une dialectique de la proie et de la prédation. Dans une œuvre que la critique aborde généralement par les voix qu'elle fait entendre, Rachel Laroche étudie, notamment dans l'usage du point de suspension, les silences, les non-dits et les secrets ménagés dans le texte. Michaël Blais concentre sa lecture sur la structure de l'oxymore qui maintient sans les résoudre les tensions entre les pôles contraires et donne à voir son pouvoir d'évocation dans le cycle. Enfin, Kevin Lambert explore les procédés par lesquels le texte du cycle ne cesse de déborder l'espace du livre et refuse ainsi sa fermeture. Une bibliographie, en fin de cahier, regroupe les travaux théoriques et critiques qui ont guidé le séminaire et nourri les textes réunis ici.